

existence personnelle, quelque peu anarchique, en dehors des lois, des conventions et des usages, s'il „rétrécit son horizon qu'il avait rêvé d'élargir“, son égoïsme „n'est pas le culte bas de soi-même, la vile adoration de ses faiblesses, la béate indifférence aux maux d'autrui, la plate satisfaction de ce qu'on a; il est le droit sacré de l'individu plus fort que la masse, la condition de son épanouissement, sa raison d'être, sa force et sa gloire.“ („Sens de la Vie“, p. 261.)

De cette revendication énergique des droits de l'individu, et M. Rod ne comprend la liberté complète que dans l'abolissement des conditions mêmes où elle ne peut exister, de ce mépris accusateur d'une humanité vaine, où tout reste à créer et à construire, de cette analyse constante de l'âme qui se regarde vivre et s'abstient d'agir en rapportant tout à soi, se dégage un immense découragement. L'individualiste devient forcément *pessimiste*. Ce pessimisme n'a rien d'intellectuel, rien de prémédité ni d'affecté; cette tristesse est vaine, mais profondément sincère, et l'on aurait tort de croire que M. Rod souffre, parce que cela l'amuse. Bossuet dit que „l'ennui est naturel à toute âme bien née,“ certaines douleurs sont réellement une marque de supériorité, et Chateaubriand, idéalisant son dégoût sacré, va jusqu'à dire que „la vie n'est qu'un hochet, sans la douleur qui la rend grave.“ Dans son beau livre sur „La Tristesse Contemporaine“, Fiérens-Gevaert trouve la cause principale du malaise des temps mo-